3 1761 08266157 0

Dieulafoy, Joseph Marie Armand
Michel
Mariage de Nina-Vernon

PQ
2219
D75M3

Dieulafoi, Dubois et Chazet.

Le mariage de Nina Vernon.

1802.

LIBRARY
JUL 10 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2219
D7SM2

MARIAGE DE NINA-VERNON,

SUITE

DE LA PETITE VILLE,

ET DES PROVINCIAUX A PARIS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Louvois, le 26 pluviôse an X.

PAR DIEULAFOI, DUBOIS ET CHAZET.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français, N°. 51.

AN X. — 1802.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DESROCHES, propriétaire,	BARBIER.
GAULARD, riche fermier,	DEVIGNY.
DORVAL, habitant de Paris,	DORSAN.
VERNON, avocat,	PICARD.
NINA-VERNON, sa sœur,	CLÉMENT.
UN GARÇON D'AUBERGE,	TIPHAINE.
JEANNETTE, fille d'auberge,	SUZANNE.
UN AUBERGISTE,	VALVILLE.
UN PAYSAN.	
UN NOTAIRE.	
PAYSANS ET PAYSANNES.	

La scène se passe à Ligny, sur la place du village.

LE

MARIAGE DE NINA-VERNON,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

GAULARD, DESROCHES, LE GARÇON, PAYSANS, *buvant à plusieurs tables.*

LE GARÇON.

Eh! M. Gaulard à Ligny!

GAULARD.

Oui, me voici. Le maudit endroit que Paris!

UN PAYSAN.

Eh! M. Desroches!

DESROCHES.

Moi-même. Ah! la maudite petite ville! Vous voilà, père Gaulard... Avez-vous été content de votre voyage?

GAULARD.

Ne m'en parlez pas... Et le vôtre?

DESROCHES.

Affreux. Je suis bien revenu des petites villes!

GAULARD.

Et moi des grandes.

DESROCHES.

Des caquets, des prétentions, de jeunes ignorans, de vieilles coquettes, voilà tout ce que j'y ai vu.

GAULARD.

Des valets-maîtres, des intrigantes, de petits hommes, de grands bâtimens, et la lanterne magique, voilà tout ce que j'y ai trouvé.

DESROCHES.

Je n'y ai passé que quelques heures; mais si on m'y rattrape...

GAULARD.

Je n'y suis resté qu'un jour; mais si j'y retourne jamais...

DESROCHES.

J'arrive; chacun me fait bon accueil.

GAULARD.

Je débarque; chacun me fait bonne mine.

DESROCHES.

C'est à qui me fera des politesses.

GAULARD.

C'est à qui me recevra chez lui.

DESROCHES.

Bientôt j'y perds mon argent au jeu.

GAULARD.

Je perds ma montre dans la foule.

DESROCHES.

On me promet un logement, et l'on me met à la porte.

GAULARD.

On me promet du plaisir, et on me mène à une lecture.

DESROCHES.

On veut que je plaide, ou que j'épouse une folle.

GAULARD.

On veut que je paie, ou que j'épouse une intrigante.

DESROCHES.

Je suis sur le point de dormir dans la rue.

GAULARD.

Et moi au lycée.

DESROCHES.

Je parviens à me sauver, je laisse à Paris mon ami Delille et madame Belmont, et, maudissant de bon cœur la petite ville, ses vieilles ingénues, ses jeunes sottes, ses prudes, ses concerts, ses petits chiens, ses grands dîners, ses parties de cartes et ses falots, je reviens chercher dans ma terre un peu de bonheur et de tranquillité.

GAULARD.

Je m'esquive, je confie à un fermier voisin ma fille et mon fils, donnant à tous les diables la grande ville, ses riches d'hier et ses filoux, ses banqueroutes et ses modes, ses romans et ses journaux, ses charlatans et ses femmes : je reviens dans mon village retrouver le bonheur que j'avais mérité de perdre, et reprendre des travaux que je n'aurais jamais dû quitter.

DESROCHES.

Mais il me semble que notre aventure est à peu près la même.

GAULARD.

Nous avons été joués tous les deux.

DESROCHES.

Si je trouve jamais l'occasion de me venger...

GAULARD.

Morgué! il s'en rencontre une assez belle pour moi : je viens d'apprendre, en descendant, qu'un certain Dorval, intrigant de profession, à qui j'ai eu la faiblesse de souscrire une promesse de fonds, est arrivé hier à Ligny, sans doute pour me poursuivre.

DESROCHES.

Dorval! Mais je l'ai vu souvent à Paris.

GAULARD.

Je vous en fais mon compliment ; vous connaissez un homme de cette espèce ?

DESROCHES.

Vous savez, mon cher ami, que Paris est la ville du monde où l'on trouve le moins ce que l'on cherche ; j'ai manqué aussi d'être sa dupe : figure assez belle, maintien imposant...

UN AUBERGISTE.

Eh ! parbleu, j'ai dans mon auberge quelqu'un de ce nom-là.

GAULARD.

Oui-dà ! Hé bien, tant mieux, mon garçon ; tu pourras nous être utile.

L'AUBERGISTE.

Oh ! de tout mon cœur.

DESROCHES.

Voilà un rapport de plus entre nous deux, mon cher Gaulard : vous avez fait une promesse de fonds, et moi une promesse de mariage... Il y a dans le monde une Nina-Vernon... *(On entend dans la coulisse :)*

Par ici, par ici.

DESROCHES.

Eh ! justement, c'est elle avec son frère l'avocat.

GAULARD.

Tiens ! l'avocat, je le connais beaucoup : il a plaidé pour moi une fois dans sa vie ; j'ai perdu mon procès, mais il a gagné mon argent.

DESROCHES.

Il ne faut pas qu'il nous voie ; venez un moment. *(Ils sortent.)*

VERNON, NINA, JEANNETTE, PAYSANS.

VERNON, *à la cantonade.*

En vous remerciant, mon petit ami. Qu'on mette la jument dans l'écurie, et la cariole sous la remise ; — venez, ma sœur, — qu'on attache César, mon boule dogue, — venez ma sœur, — et qu'on prenne garde au paquet. — Ma sœur, venez donc.

NINA.

En vérité, mon frère, je suis brisée.

VERNON.

Hé bien, ma sœur, allez-vous vous plaindre? vous étiez extrêmement commodément, vous aviez la place du fond exclusivement.

NINA.

Vous avez raison, mon frère; mais j'étais fort mal, à cause de ce gros homme qui me donnait toujours des coups de pied : j'ai cru d'abord que c'étaient des agaceries, et je ne disais rien, mais j'ai bien vu ensuite que je m'étais trompée, parce qu'il s'est mis à dormir.

VERNON.

Allons, vous êtes folle, véritablement. — Ma petite, pourriez-vous me dire s'il y a ici une bonne auberge?

JEANNETTE.

Monsieur, il y a la nôtre; à la Colombe : vous y serez bien.

NINA.

Dites-moi, mon enfant, votre auberge est-elle fréquentée? Y a-t-il des miroirs et des jeunes gens?

JEANNETTE.

Oh! il n'en manque pas.

VERNON.

Y a-t-il des jeunes gens?... Mais, ma sœur, il faudra vous taire nécessairement... Y a-t-il des jeunes gens?... Y a-t-il quelques orphelins, quelques veuves, des gens qui aient de mauvaises affaires? y fait-on bonne chère et à bon marché?.. voilà ce qu'il faut savoir.

JEANNETTE.

Oh! très-bonne, monsieur : on mange dans sa chambre ou à table d'hôte, comme on veut.

VERNON.

Oh! à table d'hôte, c'est plus divertissant : ce qui m'amuse infiniment, c'est l'avidité de certains convives qui, dès qu'on apporte un plat, se jètent dessus immédiatement; et

puis, toutes les fois que j'y suis, il s'y trouve toujours quelque personnage ridicule. — Montrez-moi le chemin.

JEANNETTE.

Par ici, monsieur.

NINA.

Donnez-moi le bras, mon frère.

VERNON.

Relevez votre fourreau, ma sœur... Doucement; vous êtes d'une vivacité... *(Ils entrent.)*

SCENE III.

GAULARD, DESROCHES.

GAULARD.

Hé bien! vous les avez vus?

DESROCHES.

Ma foi, oui : nous voilà en présence.

GAULARD.

Il ne faut pas reculer : votre ennemi est ici ; le mien est là ; nous sommes au milieu, il faut en profiter.

DESROCHES.

Oui, mais comment s'y prendre?

GAULARD.

Je n'en sais rien, mais ça viendra... Ils m'avaient fait perdre la tête dans la grande ville ; mais, morgué! je sens que je la retrouve ici : je suis chez moi, je suis avec mes amis, n'est-ce pas, camarades?

LE GARÇON.

Oh ça! c'est bien vrai, M. Gaulard.

UN PAYSAN.

Vous pouvez disposer de moi.

UN AUTRE.

Et de moi.

UN AUTRE.

Et de moi.

TOUS.

Et de nous tous.

GAULARD.

J'en étais sûr. Allons, morgué ! évertuons-nous. Si tendre des pièges, user d'adresse, tromper la confiance, se jouer de la crédulité, est ce qu'on appelle de l'esprit, cet esprit-là ne doit pas être difficile.

DESROCHES.

Toujours trop pour l'honnête homme.

GAULARD.

Vous avez raison ; mais pour se délivrer d'un ennemi, est-ce qu'il n'est pas permis de le tuer avec son arme ?

DESROCHES.

Nous avons affaire à des gens...

GAULARD.

Laissez donc ! Et tenez, il me vient une idée que je ne crois pas mauvaise ; il faut que je vous conte ça.

DESROCHES.

Prenez bien garde ; ces gens-là qui écoutent...

GAULARD.

Hé bien, parlons bas... J'ai un engagement à retirer des mains de Dorval ; hé bien ! qui est-ce qui m'empêche de faire en sorte que Vernon... *(Il parle bas.)*

DESROCHES.

Bien ! très-bien ! Votre idée m'en fait naître une autre : cette promesse dans les mains de Nina me tourmente ; hé bien ! sachant que pour être épousée elle est capable... *(Il parle bas.)* Vous entendez ?

GAULARD.

Rien n'est plus clair.

LE GARÇON.

Qui est-ce qui n'entendrait pas cela ?

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Messieurs, messieurs ! ce monsieur de Paris va sortir dans l'instant ; je viens de le voir descendre.

GAULARD.

Eloignons-nous, mes amis... Et vous, restez le maître du champ de bataille ; n'oubliez pas ce dont nous sommes convenus : du sang-froid, de l'adresse, et tout ira bien. *(Ils sortent.)*

SCENE V.

DESROCHES, DORVAL.

DORVAL, *sortant.*

Si je pouvais trouver ici un homme d'affaires... Me trompé-je?... mais non ; c'est M. Desroches.

DESROCHES.

Hé quoi ! c'est M. Dorval.

DORVAL.

Comment ! vous au village ? un jeune homme aussi répandu !

DESROCHES.

Je suis chez moi. Mais vous-même quel heureux hasard...

DORVAL.

Un incident assez singulier.

DESROCHES.

Vous y êtes sans doute en famille ?

DORVAL.

Une famille, à moi !

DESROCHES.

Madame Dorval...

DORVAL.

Il n'est plus question de cela.

DESROCHES.

Comment?

DORVAL.

Nous sommes séparés : elle s'occupait des belles lettres ; et moi des lettres de change : incompatibilité d'humeur.

DESROCHES.

C'est donc le plaisir qui vous amène dans ce village?

DORVAL.

Oh ! la question est parfaite ! le plaisir au village !

DESROCHES.

Hé pourquoi non ?

DORVAL.

Vous n'y pensez pas, mon cher; laissez donc ces chimères à nos romanciers. Vous ne me verriez pas ici sans un maudit procès.

DESROCHES.

Avec quelqu'un de Ligny ?

DORVAL.

Oui, avec un nommé Gaulard que j'ai laissé à Paris.

DESROCHES.

Diable ! avec un de nos plus riches propriétaires.

DORVAL.

Je le sais parbleu bien ! Il m'a souscrit une obligation importante, et s'il y a dans ce mauvais village quelque homme de loi.

DESROCHES.

Dans ce village ! y pensez-vous ?... Eh ! parbleu, le hasard vous sert à merveille ; nous avons ici un homme étonnant.

DORVAL.

En vérité ?

DESROCHES.

L'aigle du barreau, un nommé Vernon : il n'est ici qu'en voyage, mais il pourra vous être utile.

DORVAL.

Et il a vraiment du talent?

DESROCHES.

Je vous dis que c'est le Cicéron de son département.

DORVAL.

Ah! que d'obligations je vous ai!... Demeure-t-il loin d'ici?

DESROCHES.

En face de vous.

DORVAL.

Hé bien, courons-y sur-le-champ.

DESROCHES.

Un moment... je dois vous prévenir d'une chose, je suis très-bien avec lui.

DORVAL.

Raison de plus.

DESROCHES.

Mais je ne puis pas le voir.

DORVAL.

Comment cela?

DESROCHES.

Oui, il a une jeune sœur de trente-cinq ans, un modèle de ridicule; je ne l'avais vue qu'à sa terrasse, je l'avais crue jolie, je n'avais pas mes lunettes; j'ai eu l'imprudence de lui écrire une lettre où je promets de l'épouser, et elle veut la faire valoir contre moi.

DORVAL.

Bon! et vous n'avez pas eu l'adresse de la lui reprendre?

DESROCHES.

Et le moyen? Depuis l'instant fatal où elle lui fut remise, elle l'a clouée, pour ainsi dire, sur son cœur; et son frère même...

DORVAL.

Vous ne m'entendez pas : est-ce qu'il s'agit de violence?

c'est à l'esprit à réparer les bévues du cœur : allons, je vous tirerai de là.

DESROCHES.

Vous ?

DORVAL.

C'est le moins que je vous doive pour le service que vous me rendez : d'ailleurs mon étoile ne pouvait m'offrir une diversion plus agréable aux soins de mon affaire ; une intrigue ! une petite noirceur ! je croirai n'être pas sorti de Paris. Entrons chez votre homme. *(Il frappe.)*

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Qui est-ce qui est là ?

DORVAL.

Dites-moi, ma belle enfant, n'est-ce pas ici que logent monsieur et mademoiselle Vernon ?

JEANNETTE.

Une demoiselle qui est plus vieille qu'elle ne croit ?

DESROCHES.

Précisément.

JEANNETTE.

Ah ben, elle n'est pas visible. En arrivant dans l'auberge, elle a quitté son chapeau, elle m'a prié de lui ôter son corps ; j'ai été un peu plus long-tems, parce qu'elle a une taille.... Oh ! une taille !... Ensuite elle m'a demandé un roman pour s'amuser ; je lui en ai donné un nouveau, et elle s'est endormie tout de suite.

DESROCHES.

Cela ne m'étonne pas.

DORVAL.

Et M. Vernon ?

JEANNETTE.

Oh ! il a dit qu'il ne voulait voir personne, parce qu'il avait à faire un plaidoyer pour un mariage.

DESROCHES.

Ceci me regarde.

DORVAL.

Croyez-vous qu'il en ait pour long-tems ?

JEANNETTE.

Je ne peux pas vous dire cela ; mais si vous voulez dire votre nom...

DESROCHES.

Oh, nous reviendrons.

JEANNETTE.

Comme il vous plaira. Monsieur, je suis votre servante.

SCENE VII.

DORVAL, DESROCHES.

DESROCHES.

L'avocat Vernon n'est pas heureux en im-promptu ; si vous voulez, nous profiterons du tems qu'on nous laisse pour voir nos promenades.

DORVAL.

Je le veux bien ; mais ce sera vous déranger.

DESROCHES.

Au contraire ; pour mon projet, il vaut mieux que vous reveniez plus tard.

DORVAL.

Je suis à vos ordres ; mais je n'oublierai jamais le service que vous me rendez.

DESROCHES.

Oh ! je vous en prie, ne me remerciez pas d'avance. Venez. *(En partant il fait des signes d'intelligence à gauche.)*

SCENE VIII.

GAULARD, *seul.*

Bien ! bien ! je me charge du reste. A ton tour, Gaulard, intrigue, trompe, mon ami, et fais voir que tu as été un jour dans la grande ville. Il s'agit de guetter l'avocat... Ah ! ah ! sa porte s'ouvre : écoutons. *(Il se cache.)*

SCENE IX.

VERNON, NINA, JEANNETTE.

VERNON, *à Nina qui est encore dans la coulisse.*

Allons, ma sœur, allons ; vous êtes aujourd'hui contrariante extraordinairement. — Vous dites, petite, que M. Gaulard est logé...

JEANNETTE.

Au bout de cette rue à droite, tout contre le repasseux.

VERNON.

J'y suis, mon enfant ; j'y suis. Hé bien, ma sœur, viendrez-vous ?

NINA.

Mon dieu, mon frère, vous ne me laissez pas respirer.

VERNON.

Il ne s'agit pas de respirer ma sœur ; il faut épouser. C'est ici que votre perfide s'est probablement réfugié ; c'est ici qu'il a des propriétés, c'est ici que j'attaque. — Petite, n'oubliez pas d'apporter dans ma chambre ce sac que j'ai laissé sur la table de votre cuisine ; c'est un paquet précieux, il contient tous mes discours et un bonnet de nuit.

NINA.

N'oubliez pas non plus, mon enfant, ce que vous m'avez promis.

JEANNETTE.

Quoi donc, mamzelle ?

NINA.

Vous savez bien ; ce rouge végétal.

JEANNETTE.

Ah, ben oui ! j'en ai déjà parlé, mais on m'a dit qu'on ne trouvait de ça qu'à Paris.

SCENE X.

NINA, VERNON.

NINA.

Ah ! mon dieu, que ce village est pauvre ! J'ai bien peur, mon frère, que nous ayons fait un voyage inutile.

VERNON.

Allons, voilà vos frayeurs qui vous reprennent, parce que vous ne trouvez pas de rouge végétal à Liguy. Suis-je donc un benêt à votre sens, ma sœur ?

NINA.

Non pas au mien, mon frère.

VERNON.

Suis-je un de ces avocats qui ne savent pas ce qui disent, et qui disent ce qu'ils ne savent pas ?

NINA.

Mon dieu, non ; on est persuadé que vous dites tout ce que vous savez.

VERNON.

Est-il constant, ou n'est-il pas constant, ma sœur, que Desroches...

NINA.

Eh ! mon dieu, oui, il m'a aimée ; il me l'a écrit.

VERNON.

Hé bien, ma sœur, quels moyens de défense assez forts lui supposez-vous, pour craindre que je ne le terrasse pas?

NINA.

J'ignore ; mais....

VERNON.

Arguera-t-il de la faiblesse de sa vue, de l'oubli de sa lunette? Ah, morbleu! nous ne sommes pas ici au théâtre: une lunette oubliée peut bien motiver une scène de comédie ; mais la justice, ma sœur, s'embarrasse fort peu de toutes les lunettes du monde.

NINA.

Je le crois bien ; il y a si long-tems qu'elle est aveugle. Mais encore une fois....

VERNON.

Plus de mais, ma sœur ; plus de mais. Je fais mon plaidoyer, je le porte au juge, et je lui dis : Citoyen juge, il est inconcevable véritablement qu'un homme abuse de la bonne foi d'une fille innocente, d'autant plus particulièrement innocente, que, depuis trente-cinq ans....

NINA.

Mon frère, n'allons-nous pas chez monsieur Gaulard?

VERNON.

Il y a une heure que je vous presse pour cela. Gaulard est un homme estimable, car il vient d'hériter d'un bien immense : il nous donnera tous les renseignemens qui nous sont nécessaires ; et, d'ailleurs, la lettre de recommandation de son beau-frère, que nous lui apportons.... Mais..... voilà une figure.... Eh! parbleu, c'est lui-même.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, GAULARD.

VERNON.

N'est-ce pas monsieur Gaulard que j'ai l'honneur de saluer ?

GAULARD.

Lui-même, mes chers amis. J'ai eu le plaisir de vous voir descendre de votre cariole : j'ai reconnu tout de suite made-

moiselle Nina à la gentillesse de sa taille; et vous, mon ami, à cet habit vert-bouteille que vous fîtes tout juste dans le tems que vous me défendiez contre ce marchand drapier de votre endroit.

VERNON.

Précisément. La rencontre ne pouvait être plus heureuse!

NINA.

Nous sortions, mon frère et moi, pour aller vous offrir.....

GAULARD.

Et moi je vous cherchais pour vous faire part de la plus agréable nouvelle.

VERNON.

Comment! vous êtes déjà instruit de notre affaire contre Desroches?

GAULARD, *cherchant dans sa tête.*

Contre Desroches?

VERNON.

Oui, mon ami. Ce jeune homme a fait un voyage chez nous.

GAULARD.

Bon, j'y suis: un désœuvré.

VERNON.

Il s'est avisé de trouver ma sœur jolie.

GAULARD.

Une mauvaise vue.

VERNON.

Il a été enchanté de son esprit.

GAULARD.

Un imbécille.

VERNON.

Enfin, il l'a aimée.

GAULARD.

Un enragé.

NINA.

Oh! c'est bien lui.

VERNON.

Obligés, en conséquence, de venir à Ligny, nous avons prié monsieur Houssinet, votre beau-frère, de vouloir bien nous recommander auprès de vous. Voici sa lettre.

GAULARD.

Vous n'en aviez pas besoin : les nombreux servic que vous m'avez rendus..... Vous voulez bien permettre..... *(Il lit.)*

« Mon cher frère, je me fais la liberté de vous recom-
« mander, par la présente, notre ami Vernou l'avoué, qui,
« ainsi que vous le savez, est, de tous ses confrères, celui
« qui a le mieux pris dans notre département. Il va à Ligny,
« à l'effet d'un mariage contesté à l'encontre d'un jeune
« homme des vôtres, que nous avons vu ici une nuit de la
« semaine passée, et mademoiselle Nina aussi.

« Quant à ce qu'il y a de nouveau dans l'endroit, rien
« autre, si ce n'est que Rifflard, qui est assurément un gar-
« çon de bonne compagnie, s'est brouillé avec madame de
« Senneville pour un parasol qu'il a oublié chez elle, et qu'il n'a
« plus retrouvé : il fait à présent sa cour à mademoiselle Gui-
« bert, à qui sa maman a permis de valser trois fois par
« décade, à l'effet de se fortifier dans la modestie.

« Je me flatte, mon cher beau-frère, que vous voudrez
« bien procurer à monsieur Vernon tous les plaisirs de
« Ligny, qui seront en votre dépendance, le jeu de bague, la
« mouche, etc., ainsi que quelques romans à spectres ou en-
« lèvemens pour mademoiselle sa sœur, qui est une jeunesse,
« on peut le dire, pleine de maturité, de prévenance et de
« sensations affectueuses. En quoi je suis, bien véritablement,
votre beau-frère et ami

« HOUSSINET. »

Mon cher monsieur Vernon, il faut laisser là votre affaire, et m'écouter.

NINA.

Comment, monsieur, vous voulez que je reste fille !

GAULARD.

A Dieu ne plaise, mademoiselle : mais vous avez quelque confiance en moi ?

VERNON.

Infiniment.

GAULARD.

D'abord, votre Desroches est un garçon ruinée qui ne reparaîtra plus dans le pays : mais, heureusement pour vous, lorsque je vous ai vu descendre de votre carrosse, j'étais avec un homme....

NINA.

A marier ?

GAULARD.

Précisément. Ah, mon dieu ! s'est-il écrié en vous voyant, quelle aimable tournure ! quels traits ! quelle grâce !

VERNON.

Permettez-moi, mon ami ; ce monsieur a-t-il la vue bonne ?

GAULARD.

Excellente.

NINA.

En vérité, mon frère, vous faites des questions....

VERNON.

Ma sœur, je sais ce que je dis. Poursuivez, mon cher ami.

GAULARD.

Connaissez-vous, m'a-t-il dit, cette aimable personne ? Pardi ! ai-je fait, c'est mademoiselle Nina-Vernon, avec son frère, l'avocat de la ville voisine. C'est singulier ! a-t-il ajouté, je ne me suis jamais senti frappé à l'aspect d'une femme comme je viens de l'être par celle-ci.

NINA.

Tous mes premiers coups font cet effet.

VERNON.

Oui ; mais les seconds....

NINA.

Hé bien, monsieur !

GAULARD.

Hé bien, mademoiselle, il brûle du desir de faire votre connaissance.

VERNON.

Vous connaissez sans doute ce monsieur-là?

GAULARD.

Qui est-ce qui ne le connaît pas? C'est monsieur Dorval, un des riches propriétaires de ce canton; plus riche encore par les grandes entreprises que le gouvernement lui a confiées pour le bien de l'humanité; frayant avec ce qu'il y a de mieux; se faufilant parmi les ambassadeurs étrangers. Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de lui?

VERNON.

Non: il n'a encore rien entrepris dans la petite ville.

GAULARD.

Oh! ça viendra: c'est un homme qui fouille partout pour les progrès de l'industrie, et d'une délicatesse!

NINA.

Hé bien, monsieur, pourquoi ne l'avez-vous pas amené?

GAULARD.

C'est bien ce que j'ai voulu faire; mais pas pour un diable.

NINA.

Il est timide.

GAULARD

On n'est pas timide à quarante ans.

NINA.

Comment! il a quarante ans?

VERNON.

Oui, ma sœur; cinq ans de plus que vous. Mon cher ami, ne l'écoutez pas.

GAULARD.

Je ne suis pas d'un âge, a-t-il dit, à me jeter étourdiment à la tête d'une femme: il faut voir, observer.

VERNON.

Observer! C'est une affaire manquée.

GAULARD.

Laissez donc! je vous le garantis pris. Mais voici ce que c'est : ces gens de la grande ville, accoutumés à l'intrigue, à la feinte, aux détours, ne savent jamais aborder franchement une affaire ; nous avons cherché cinquante prétextes pour qu'il parût amené auprès de vous par tout autre motif que son amour : enfin, il s'est arrêté à l'idée de venir vous consulter, n'importe sur quoi. En conséquence, je lui ai griffonné, sur un papier, une manière d'engagement pour lui fournir des fonds, à raison d'une flotte, d'une armée..... toutes les folies qui me sont venues. Vous comprenez? Et c'est avec quoi il doit se présenter.

NINA.

C'est charmant! c'est charmant! Je vous assure, mon frère, que je ne hais pas ces manières détournées.

VERNON.

Mon cher Gaulard, le service que vous me rendez est considérable, véritablement ; mais, sur ma parole, si cet homme n'est pas le plus fou des hommes, moi j'en suis le plus sot.

GAULARD

C'est dit. Comme il ne doit pas tarder à venir, et que, dans notre plan, je dois paraître son ennemi, je me retire. A propos, j'espère bien que vous ne coucherez pas dans votre auberge?

VERNON.

Monsieur...

GAULARD

Point de remercîmens. Je compte sur vous.

SCENE XII.

NINA, VERNON.

VERNON.

C'est un honnête homme, véritablement, que monsieur Gau-

lard. Ma sœur, écoutez mes instructions : il n'y a dans le monde ni cause désespérée, ni mariage impossible. Parlez peu, ma sœur; parlez peu, et ne vous montrez que de profil, autant que vous le pourrez.

NINA.

Mais, mon frère....

VERNON.

Point de ces minauderies enfantines dont vous vous ressouvenez quelquefois : vous avez de la douceur, de la dignité, de la taille ; laissez tout faire à votre taille, ma sœur ; tout exclusivement.

NINA.

Mais, mon frère....

VERNON.

Paix! on vient.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL.

DORVAL.

(A part.) Voilà mes gens, à coup sûr. *(Haut.)* Je présume que j'ai l'honneur de saluer monsieur Vernon?

VERNON.

Lui-même, monsieur.

DORVAL.

Votre réputation, monsieur, et la nécessité où je suis de confier une affaire importante à un homme habile, sont les motifs qui m'amènent près de vous.

VRRNON.

(A part.) C'est cela. *(Haut.)* Monsieur, votre confiance me flatte infiniment.... Vous ne devez pas douter....

DORVAL.

Ah, dieux! Mille pardons, madame, de ma distraction.

VERNON.

Mademoiselle Nina-Vernon, ma sœur.... *(Bas.)* un mot.

NINA.

Monsieur....

DORVAL.

On n'est pas excusable de ne pas apercevoir tout de suite une beauté aussi ravissante. *(A part.)* Pauvre Desroches!

NINA, *bas à Vernon.*

Mon frère, cet homme-là est très-bien.

DORVAL.

L'affaire qui m'amène me tient fortement au cœur.

NINA, *à part.*

On n'est pas plus galant!

DORVAL.

Mais je tremble que vous n'y trouviez des difficultés dont je serais désespéré.

VERNON.

Vous ne me rendez pas justice : les difficultés sont ce qui m'arrête le moins.

NINA.

D'ailleurs, monsieur paraît peu fait pour les craindre, ou pour entreprendre des choses....

VERNON, *bas.*

Taisez-vous donc.

DORVAL.

En ce cas, voici de quoi il s'agit....

VERNON, *avec intention.*

Si monsieur désirait, pour plus de liberté, que ma sœur.....

DORVAL.

Je serais au désespoir d'être privé d'une vue aussi agréable.

VERNON, *à part.*

L'affaire est faite!

DORVAL.

Ayant obtenu, par le canal de quelques ambassadeurs étrangers, des concessions considérables sur le bord de Loyo.

VERNON, *emphatiquement.*

Amérique septentrionale.

DORVAL.

Justement. Et ces possessions se trouvant exposées aux attaques continuelles des sauvages du Canada, j'ai songé à lever, pour leur défense, une petite armée que je me propose d'envoyer sur les lieux.

NINA, *effrayée.*

Ah, mon dieu! monsieur, est-ce qu'il faudra aller en Canada? *(Vernon lève les épaules.)*

DORVAL.

Oui, mademoiselle, l'armée ira en Canada. *(A Vernon.)* Vous jugez de l'importance de l'entreprise! aussi me suis-je vu forcé de diviser mes intérêts : Gaulard, un fermier de ce pays, que vous connaissez peut-être....

VERNON.

Parfaitement.

DORVAL.

Est du nombre de mes co-intéressés. Il s'est engagé à me fournir une partie des fonds nécessaires à l'expédition : mais, sur la première sommation que je lui ai fait faire à Paris, il a répondu par je ne sais quels reproches d'ignorance, de surprise, de captation, qui ne permettent pas de douter de sa mauvaise foi.

VERNON, *à part.*

La fable est assez bien tissue.

DORVAL.

C'est ce qui m'a engagé, monsieur....

VERNON.

Soyez tranquille. Fin de non valoir, sans réplique. L'engagement, sans doute, est formel?

DORVAL.

Le voilà.

NINA, *tendrement.*

Je prévois qu'il faudra d'abord une assignation en aveu...

VERNON.

Indispensablement.

DORVAL.

Comment donc! mademoiselle paraît fort instruite. Je me flatte, monsieur Vernon, que vous me permettrez de cultiver une connaissance aussi précieuse. Mademoiselle est peut-être à marier?

VERNON.

Nous n'y avons pas encore songé. *(A part.)* Ceci s'éclaircit.

DORVAL.

C'est un meurtre : les grâces se doivent à la société. Songez donc qu'il est urgent que Gaulard soit condamné : consultez mon titre; faites tous les actes préparatoires : je m'abandonne à votre sagacité. Et vous, mademoiselle, daignez trouver bon que je vienne quelquefois solliciter vos bontés particulières.

SCENE XIV.

VERNON, NINA, *puis* GAULARD.

VERNON.

C'est trop d'honneur que vous lui faites ; et de mon côté, certainement, indépendamment, véritablement.... En vérité, rien n'est plus clair. Cet homme-là n'est pas aussi fin que je m'y attendais.

NINA.

Mais il faut convenir qu'il n'en est pas moins aimable.

GAULARD, *entrant.*

Hé bien, mes amis, avez-vous vu notre amoureux?

VERNON.

Charmant, mon ami ; charmant ! Je vous l'avoue, mon cher Gaulard, malgré toute l'estime que je vous dois, j'avais une sorte de défiance de cet amour subit, tel que vous nous

l'aviez peint : mais il n'y a plus de doute ; j'ai vu le trait partir de ses yeux.

NINA.

Et moi, mon frère, je l'ai senti.

GAULARD.

Vous a-t-il parlé du Canada et des bords.... Comment les appelle-t-il donc ces bords ?

VERNON.

Ah ! ah ! ah ! les bords de Loyo.

GAULARD

C'est ça, c'est ça ! Mais ce n'est pas le tout ; il ne faut pas s'endormir : ces gens d'un certain monde, comme vous savez, s'enthousiasment aisément, et se réfroidissent de même. Il faut tenir celui-ci en haleine : je vous conseille de faire dresser tout de suite votre contrat.

VERNON.

Vous croyez ?

GAULARD.

Où est l'inconvénient ? Monsieur Dorval, d'après l'échantillon qu'il vous a donné de son caractère, est un homme qui ne vous dira jamais : allons faire un contrat ; mais qui le signera aussitôt qu'on le lui présentera.

NINA.

Mon frère, je suis de l'avis du contrat.

VERNON.

Il y a long-tems que je le sais. Mais j'aurais cru qu'une seconde entrevue...

GAULARD.

Eh, mon dieu ! encore une fois, je connais ses intentions ; ne vous a-t-il pas parlé d'actes préparatoires, et ne savez-vous pas que ces gens d'intrigues ne disent jamais ce qu'ils veulent dire ?

VERNON.

Allons dresser le contrat.

GAULARD.

Je vais vous conduire chez le notaire ; après quoi, je cours rassembler tout le village.

NINA.

Allez, mon frère, et cimentez les choses...

VERNON, *lui rendant le papier.*

Soyez tranquille, ma sœur...

GAULARD.

A propos, vous n'avez plus besoin de ce chiffon de papier?

VERNON.

Aucunement : ma sœur, votre fortune est faite.

GAULARD.

Et moi je sauve la mienne.

VERNON.

Comment donc?

GAULARD.

Hé, parbleu ! l'obligation d'équiper une armée pour le Canada.

VERNON.

Allons, badin ; allons. Je crois que nous rirons bien tantôt des bords de Loyo !

GAULARD.

Je vous en réponds !

VERNON.

Je n'ai pas été sa dupe un seul instant. — Rentrez, ma sœur ; méditez profondément les grandes destinées qui s'ouvrent devant vous, et soyez tranquille, vous n'irez pas en Canada.

SCENE XV.

NINA, *seule.*

Je vais donc être mariée !... et avec un homme très-honnête ! Il paraît lancé dans le grand monde ; c'est précisément

ce qu'il me faut : j'ai si peu de chose à faire pour être du bon ton !... Mais ce monsieur, qui a paru desirer des conférences particulières, pourrait bien profiter de l'absence de mon frère, et venir me trouver. Il m'a vue en négligé : qu'il me retrouve en parure ! *(Elle appelle.)* Petite, petite.

SCENE XVI.

JEANNETTE, NINA.

JEANNETTE.

Me voilà, mamzelle.

NINA.

Suivez-moi ; vous allez m'aider à faire ma toilette : il faut absolument que je paraisse belle.

JEANNETTE.

Mamzelle, c'est à faire.

SCENE XVII.

DESROCHES, DORVAL.

DESROCHES.

C'est bien Nina... Mais Dorval où est-il?

DORVAL.

Me voici.

DESROCHES.

Avez-vous vu le procureur, en êtes-vous content?

DORVAL.

Enchanté ! Mon titre est entre ses mains.

DESROCHES.

En ce cas, votre affaire est faite.

DORVAL.

Croyez-vous?

DESROCHES.

Je viens de l'apercevoir allant chez le notaire pour la procuration qu'il faut que vous lui donniez.

DORVAL.

Déjà ?

DESROCHES.

Il veut vous expédier promptement. Mais vous ne me dites rien de Nina ; comment la trouvez-vous?

DORVAL.

Charmante... pour rester fille.

DESROCHES.

Et ma lettre?

DORVAL.

Je ne l'ai pas encore.

DESROCHES.

Vous n'avez donc rien tenté?

DORVAL.

Le reproche est dur. J'ai vu Nina, je l'ai fixée, je l'ai complimentée ; vous me payez bien mal d'un pareil effort !

DESROCHES.

Croyez à ma reconnaissance : mais comme vous m'aviez flatté que...

DORVAL.

Un moment : avez-vous donc oublié tous nos principes ? Le secret d'obtenir n'est que le choix de l'instant où l'on demande : ai-je pu, en présence de son frère...

DESROCHES.

Non, certainement.

DORVAL.

Soyez donc tranquille. On ouvre la porte ; c'est elle.

DESROCHES.

Je me sauve.

DORVAL.

Non pas : le danger approche, mon courage peut m'abandonner ; restez, je vous prie ; un regard de vous me fera faire un trait d'héroïsme.

DESROCHES.

En effet, Nina ne peut avoir pour amant que des héros. Je vous laisse. *(Il se cache.)*

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, NINA.

NINA.

J'ai cru mon frère avec vous.

DORVAL.

Femme charmante !

NINA.

Monsieur, je me retire.

DORVAL.

Restez donc ; qu'il me soit permis de profiter de l'heureux hasard... Je n'ai pu vous expliquer devant votre frère les sentimens... Ah ! parmi les femmes que je connais à Paris... je n'ai rien vu qui vous soit comparable.

NINA.

Vous connaissez des femmes à Paris ?

DORVAL.

Très-peu.

NINA.

Est-il bien vrai ?

DORVAL.

Foi d'homme d'honneur.

DESROCHES, *à part.*

Le fourbe !

DORVAL.

Mais vous, belle Nina, vous qui avez un esprit digne en tout de vos charmes, combien d'amans vous auront porté leurs vœux ! et peut-être...

NINA.

Monsieur, on n'a jamais passé avec moi les bornes de la circonspection.

DORVAL.

Je me garderai bien...

NINA.

Je ne dis pas ça pour vous.

DORVAL.

Vous êtes trop bonne : serait-il possible que ce cœur eût toujours résisté ?

NINA.

Monsieur...

DORVAL.

Ciel ! votre embarras justifie mes soupçons.

NINA.

Monsieur...

DORVAL.

Il faut que je renonce à vous.

NINA.

Renoncer à moi ! Monsieur, modérez cet excès de jalousie.

DORVAL.

Non, mademoiselle... Aimez tranquillement l'objet de vos premiers desirs... que l'heureux Desroches...

NINA.

Desroches ! Vous êtes instruit?

DORVAL.

Oui, oui, je le sais; Desroches vous a beaucoup aimée.

NINA.

Ai-je pu m'empêcher de plaire?

DORVAL.

Je sais qu'il vous a écrit.

NINA.

Il est si impétueux !

DORVAL.

Vous avez reçu sa lettre.

NINA.

Il mourait.

DORVAL.

Vous la gardez sur votre cœur.

NINA.

Il m'y a forcée ; mais croyez que je n'aime pas Desroches.

DESROCHES, *à part.*

Dieu soit loué.

NINA.

Voilà le fatal billet.

DORVAL.

Conservez-le soigneusement.

NINA.

Je vous le sacrifie.

DORVAL.

Non, non, je n'en veux pas.

DESROCHES, *à part.*

Prenez donc.

NINA.

Quoi, cruel !...

DORVAL.

Cruel ! Je n'y tiens pas... Donnez, donnez ce billet.

NINA.

A présent, vous ne me reprocherez plus ce tort?

DORVAL, *le donnant à Desroches.*

Non, c'en est fait, je vous le passe.

NINA.

Vous ne vous occuperez plus de Desroches?

DORVAL.

Il m'a bien assez occupé.

NINA.

Nous ne parlerons plus que de notre amour.

DORVAL, *tirant sa montre.*

Oh! mon dieu, comme il est tard ! Dépêchons. *(A genoux.)* Belle Nina ! croyez que tous les sentimens...

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, GAULARD, VERNON, LE NOTAIRE, LE VILLAGE.

VERNON.

Que vois-je? Courons vite, M. le notaire ; la chose presse incompréhensiblement.

DORVAL.

Monsieur...

VERNON.

Restez donc.

DORVAL.

Pardonnez ma faiblesse.

VERNON.

Si je pardonne votre faiblesse ! très-fortement. Vous êtes dans une émotion !...

DORVAL.

Du tout.

VERNON.

Je me flatte que vous approuverez l'empressement qui a fait que... Voici le notaire.

DORVAL.

Ah ! j'étais prévenu.

VERNON.

J'ai fait rédiger l'acte.

DORVAL.

J'entends.

NINA, *transportée de joie.*

Il entend !

VERNON.

On va vous en faire lecture.

DORVAL.

A quoi bon? Je m'en rapporte entièrement à vous.

LE NOTAIRE.

Mais, monsieur, l'ordonnance...

DORVAL.

Inutile : je signe.

VERNON.

On n'est pas plus généreux !

LE NOTAIRE.

A vous, mademoiselle.

DORVAL.

Quoi donc?

VERNON.

Embrassons-nous, mon cher beau-frère.

NINA.

J'ai signé, cher époux !

DORVAL.

Que dites-vous là ?

VERNON.

Je dis, mon cher beau-frère, que les sauvages du Canada sont vaincus, et que vous êtes l'époux de ma sœur.

DORVAL.

Moi ?

NINA.

Oui, mon cœur ! Le ciel de sa grâce me donne enfin un mari !

DORVAL.

Comment ! l'acte que je viens de signer....

VERNON.

Sans doute.

DORVAL.

N'est pas une procuration ?

VERNON.

Mais, mon dieu, laissez donc là votre feinte ; elle est inutile à présent.

DORVAL.

Misérable ! rendez-moi l'obligation que je vous ai confiée.

VERNON.

Ah ! c'est trop fort : vous savez bien que Gaulard l'a reprise.

DORVAL.

Ciel ! Gaulard est ici !

GAULARD, *paraissant.*

Oui, monsieur, il y est. Vernon m'a rendu l'obligation que vous m'aviez surprise dans la grande ville, comme vous avez rendu à Desroches la promesse imprudente qu'on lui avait surprise dans la petite.

VERNON.

Ah, mon dieu ! Desroches ! que dites-vous ?

DESROCHES, *paraissant.*

La vérité, M. Vernon. Enchanté de vous annoncer que je vais terminer sans crainte, avec madame Belmon, un mariage auquel vous ne pouvez plus vous opposer.

DORVAL.

Vains propos, monsieur : vous me ferez raison...

DESROCHES.

De tout ce qu'il vous plaira.

VERNON.

Doucement, messieurs; doucement : ce n'est pas là mon compte; il faut, avant de se battre, que ma sœur soit épousée.

NINA.

Est-ce que je ne le suis pas, mon frère?

VERNON.

Oui, vous l'êtes. J'ai un contrat en forme, et subsidiairement la voie criminelle pour subreption de lettres : j'informe contre vous, contre Desroches, contre Gaulard, contre ma sœur, contre l'auberge, contre le village. Et vous tous, qui avez coincidé à me jouer simultanément, vous croyez l'emporter irrésistiblement, mais je vous prouverai que je suis de ces avocats que l'on retrouve éternellement.

DORVAL.

Malheureux! je ne sais qui me tient...

VERNON.

Laissez-le faire... voies de fait incidentes, et par suite dédommagement.

DORVAL.

Vous me répondrez de ma fortune, ou j'y perdrai ma réputation.

VERNON.

Vous me répondrez du mariage, ou j'y perdrai mon esprit.

GAULARD.

Il n'y a rien de hasardé.

NINA.

Mon frère!.... mon époux!

DORVAL.

Allez au diable. *(Il sort.)*

VERNON.

Ne le quittons pas. *(Il sort.)*

NINA.

Mon époux! mon époux! *(Elle sort.)*

SCENE XX ET DERNIÈRE.

DESROCHES, GAULARD, JEANNETTE, LE VILLAGE.

GAULARD.

Ah ça, j'espère que vous n'aurez pas la complaisance...

DESROCHES.

Ne craignez rien; les gens de la profession de M. Dorval ont trop d'affaires d'intérêt, pour se souvenir d'une affaire d'honneur.

GAULARD.

En ce cas, réjouissons-nous : je régale le village pendant trois jours. Dieu merci, nous avons prouvé à ces messieurs d'esprit que les bonnes gens ne sont pas les plus bêtes.

VAUDEVILLE.

Un intrigant voulait tromper
Un villageois facile :
Une folle voulait duper
Un homme de la ville.
Mais la folle et l'intrigant,
C'est grand
Pour le village;
Et jamais Paris n'eût, en effet,
Mieux fait
Un mariage.

De Destouches l'on applaudit
Le Triple Mariage ;
Depuis, Figaro réussit
Par un Bon Mariage.
Plus tard, Mariage Secret ;
Projets de Mariage.
Mais ce n'est qu'au théâtre qu'on fait
Tant d'heureux mariages.

On dit qu'autrefois on a vu
Marcher de compagnie
Talent, crédit, faveur, vertu,
Savoir et modestie :
L'honneur
S'unissait au bonheur,
Et la mode aux mœurs sages.
Ah ! quand reverrez-vous,
Parmi nous,
De pareils mariages ?

Moi, je finis par me lasser
Des jeux de mon enfance,
Et je voudrais bien commencer
Ceux de l'adolescence :
La main chaude, colin-maillard
Ne sont plus de mon âge ;
Et je voudrais, plutôt que plus tard,
Jouer au mariage.

VERNON, *au public.*

Le ciel me donnant une sœur
Contrainte à rester fille,
Je désespérais, en honneur,
D'augmenter ma famille.
Dorval lui trouva des appas :
Ayez même courage ;
Et, par pitié pour moi, n'allez pas
Casser le mariage.

FIN.

PIÈCES NOUVELLES

Qui se trouvent chez BARBA, *libraire.*

Adélaïde de Bavière, drame en trois actes.
Arvire et Evelina, opéra en trois actes.
Aveugles Mendians (les), vaudeville en un acte.
Banqueroute (la) du Savetier, vaudeville en un acte.
Béniowski, opéra en trois actes, de Duval.
Berquin, vaudeville en un acte.
Billet (le) de Logement, vaudeville en un acte.
Café (le) d'une petite Ville, comédie en un acte, en vers.
Cendrillon, ou l'École des Mères, vaudeville en deux actes.
Christophe Morin, ou que je suis fâché d'être riche, vaudeville en un acte.
Colombine toute Seule, vaudeville en un acte.
Confident (le) par Hasard, comédie en un acte.
Crac (M. de) dans son petit Castel, comédie en un acte, en vers.
Défiance et Malice, ou le Prêté Rendu, comédie en un acte, en vers.
Double Assaut, (le) comédie en un acte.
Duhaucours, comédie en cinq actes, de Picard.
Fagotin, ou l'Espiègle de l'île Louviers, vaudeville.
Frères, (les Deux) comédie en quatre actes, en prose, de Patrat.
Galand Savetier, (le) vaudeville.
Homme (l') à trois Visages, drame en trois actes.
Hommes (les) de la Nature et les Hommes Policés, pantomime en trois actes.
Ida, vaudeville en deux actes, de Radet.
Il est arrivé, ou M. de Kergalet, en un acte, en vers.
Irato (l'), opéra en un acte.
Jean Monet, directeur de l'Opéra-Comique, vaudeville.
Jolie (la) Parfumeuse, ou la Robe de Conseiller, vaudeville en un acte.
Jugement (le) de Salomon, mélo-drame en trois actes.
Kosmouck, ou les Indiens à Marseille, comédie en cinq actes.

Laure et Fernando, drame en quatre actes, de Dumaniant.

Mari (le) d'Emprunt, opéra en un acte.

Mariage (le) de Nina-Vernon, suite de la Petite Ville, et des Provinciaux à Paris, comédie en un acte.

Marchés (les) de Philis, vaudeville en un acte.

Mitouche et Guignolet, en un acte, de Dorvigny.

Mûr (le) Mitoyen, vaudeville.

Natalie, ou les Hougrois, drame en trois actes, par Dumaniant.

Muses (les) Éplorées, vaudeville en un acte.

Oncle (l') et le Valet, opéra en un acte, de Duval.

Parchemin, greffier de Vaugirard, vaudeville en un acte.

Papirius, ou les Femmes telles qu'elles étaient, vaudeville en un acte.

Petite (la) Ville, comédie en quatre actes, de Picard.

Portraits (les) au Salon, vaudeville en un acte.

Premier (le) Venu, comédie en trois actes.

Prétendus, (les) opéra en deux actes.

Prisonnier (le) à Londres, vaudeville en un acte.

Revue (la) de l'an IX, vaudeville en un acte.

Rosaure, ou les nouveaux Malheurs du Petit-Poucet, comédie en trois actes.

Rupture (la) Embarrassante, comédie en un acte.

Ruse (la) Déjouée, comédie en trois actes, de Dumaniant.

Sophie et Derval, ou la Comtesse Trompée, vaudeville en un acte.

Tiens bon, tu l'Auras, ou le Parasite, vaudeville en un acte.

Trente et Quarante, opéra en un acte, de Duval.

Vierges (les) du Soleil, pantomime en trois actes.

Vieux (le) Major, vaudeville en un acte.

Ville (la) et le Village, vaudeville en un acte.

PQ 2219 D75M3
Dieulafoy, Joseph Marie Armand Michel
Mariage de Nina-Vernon

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY